

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 79 (1950)

Heft: 6-7

Rubrik: L'enseignement du Père Girard vu par Ernest Naville

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'enseignement du Père Girard

vu par Ernest Naville

Nous devons à la bienveillance de M. Pierre Bovet, ancien directeur du Bureau international d'éducation, de pouvoir présenter dans notre Bulletin une leçon faite à Genève, en 1843, par Ernest Naville, l'admirateur et l'ami du Père Girard.

Cette leçon faisait partie d'un cours en treize leçons consacré à une Exposition des méthodes pédagogiques du Père Girard, le premier cours pédagogique qui ait, sans doute, jamais été fait à Genève. Elle donne une description détaillée, plus complète qu'aucune autre à notre connaissance, de ce qu'était l'enseignement du pédagogue fribourgeois dont on s'apprête à célébrer le centenaire de sa mort.

Merci à M. Pierre Bovet de nous avoir transmis ce texte qu'il a copié lui-même à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

G. P.

Cinquième leçon : le 14 janvier 1843

C'est dans la rue qui conduit de la rue Mercière au pont de fil de fer suspendu qu'est située l'école de Fribourg. Des emblèmes de l'instruction et de l'industrie se trouvent sur le fronton, surmontés d'une croix, signe que l'édifice reposait sur l'Évangile. Lorsqu'on entrait, on trouvait un vaste vestibule sur les murs duquel étaient inscrites deux sentences de l'Écriture. Tout dans l'école est vaste, commode et simple; les fenêtres, donnant sur la campagne et grandes, aèrent bien les chambres. Rien n'est l'effet d'un heureux hasard. Car tout a été calculé par le préfet pour le bien-être et la commodité de l'école.

La première classe comprenait les enfants de 6 à 8 ans et 9 ans pour la moyenne, mais de beaucoup plus âgés, jusqu'alors privés d'instruction, étaient venus se mêler aux premiers.

Une galerie à mi-hauteur de la chambre s'élevait tout autour, et il s'y trouvait aussi une tribune. Ce n'était point à la première classe seule que cette classe était destinée. C'était là où, le dimanche, se faisait le catéchisme à toute l'école rassemblée. La journée des enfants commençait par la récitation à genoux des prières de l'Église, mais tout ce qui pouvait faire que ce ne fût pas seulement une habitude était mis en usage par le préfet. Après la prière avaient lieu la récitation et la mémorisation du catéchisme diocésain; il ne comprenait que quelques pages, en sorte que c'était plutôt une table des matières; le maître donnait sur chaque sujet des instructions de vive voix et les élèves répétaient comme ils s'en souvenaient, la journée suivante.

Sur ce catéchisme, le préfet de l'école n'avait pas été le maître: il avait dû suivre la règle imposée à toutes les écoles par le chef diocésain qui était l'Évêque. L'instituteur avait pu diriger à son gré plusieurs exercices gradués qu'il avait préparés pour les élèves.

Après le catéchisme, les enfants se formaient en groupes pour lire ou écrire avec les moniteurs, puis ensuite tous se réunissaient autour du maître pour l'exercice du vocabulaire. On nommait plusieurs mots que les enfants répétaient en français et en allemand; on veillait à ce que ce fût avec une bonne pronon-

ciation, ce qui était fort nécessaire dans un pays où les enfants n'entendaient souvent que du patois. Cet exercice était au reste le résumé de la leçon de la veille. Alors un nouveau mot était prononcé par le maître : *eau*, par exemple, et le maître faisait sur ce mot diverses questions, comme : Où se trouve l'eau ? L'eau est-elle dure ? Coule-t-elle en montant ou en descendant ? Quel goût a-t-elle ? etc. Si c'était le mot *vieillard*, les questions étaient : Quelle est la couleur de ses cheveux ? Où va-t-il après sa mort ? Quels sentiments doit-il inspirer ? Les enfants qui voulaient répondre levaient la main, et en général une foule de mains se levaient ; alors le maître choisissait un des enfants pour répondre, mais on exigeait que la réponse fût faite par une phrase entière et non par monosyllabes, afin d'habituer l'élève à bien s'exprimer. Les enfants suivaient cet exercice avec une grande vivacité, car ils ne se sentaient point traités en vases passifs, mais en intelligences actives. Cet exercice était important en faisant bien comprendre aux enfants les signes de la pensée, mais la portée de cet exercice était bien plus haute encore, car le choix des mots n'était point fait au hasard. Les relations de la famille y étaient surtout nommées, et l'enfant que l'école sortait de la famille était, par le moyen de ces exercices, ramené par la pensée au foyer domestique.

Les questions portaient ensuite sur le corps de l'enfant, puis sur ce qui frappait ses regards, sur le ciel, la terre, sur ce qu'on appelle les éléments ; on lui donnait quelques notions sur la forme de la terre, l'éloignement des étoiles, sur le phénomène du tonnerre, etc. On lui parlait ensuite des différents règnes de la nature, puis on en venait au rapport de toutes ces choses avec l'homme.

Ce n'est point au hasard que Girard avait choisi cet ordre : il avait pris sa pensée dans la Genèse et suivi l'ordre avec lequel le premier instituteur, c'est-à-dire Dieu, instruit le premier élève, c'est-à-dire Adam. Ce n'étaient point des questions minutieuses et détaillées qu'on adressait à l'enfant, mais après avoir porté sa pensée en lui-même, on la promenait autour de lui et on lui faisait remarquer le panorama dont il était le centre.

Cet exercice avait l'avantage, non seulement de donner de nouvelles connaissances à l'enfant, mais c'est une manière de savoir ce que sait l'enfant, car chacun arrive à l'école avec quelques idées préconçues ; si elles sont fausses, on peut, par le moyen de ces exercices, les rectifier. Si elles sont justes, on part de ce point même pour conduire l'enfant à connaître autre chose. Un avantage plus grand encore était de lui donner un esprit d'observation, car, comme on parlait toujours d'un objet présent ou au moins habituel à l'enfant, il était impossible qu'au sortir de l'école son attention ne fût pas excitée par l'objet dont on l'y avait occupée, par exemple de l'animal ou de la plante dont le maître lui avait parlé.

Mais ce n'était pas seulement dans le monde matériel que l'on promenait la pensée de l'enfant. On le ramenait constamment au monde moral, et on élevait son âme par les réflexions qui pouvaient le porter à la piété. Je veux, disait le Père Girard, faire résonner à pleins accords les cordes du sentiment pour Dieu et pour les semblables. Si le mot de l'exercice était *soleil*, par exemple, après plusieurs questions : Quand il se lève ? De quel côté il se lève ? etc., on en venait à ce qu'il éclairait tous les hommes, même les méchants, et que, nous aussi, nous devons faire du bien même à ceux qui ne nous aiment pas.

Ces exercices étaient comme un premier cours de morale et de religion,

mais décousu ; on faisait ainsi parcourir à l'enfant le monde sensible et le monde des esprits sans fatigue. C'était comme celui qui, en courant de fleur en fleur et de papillon en papillon, atteint ainsi le sommet d'une colline. Ce genre d'exercice avait encore l'avantage d'ouvrir une large porte à l'enseignement occasionnel : il n'y avait qu'à choisir les mots pour pouvoir faire, en les expliquant, des allusions à la conduite des élèves. S'il y avait eu des réponses peu convenables, ou de la distraction, par exemple, en choisissant pour un exercice les mots *réponse* ou *distraktion*, on pouvait faire porter par les élèves eux-mêmes un jugement sur ce qui avait été fautif parmi eux, et cela faisait plus d'effet que des allocutions officielles qui n'étaient employées que dans des cas graves et fort rarement.

Ces exercices formaient ainsi un tout, et cela seulement offrait déjà un développement de quelque valeur ; cependant ces exercices n'étaient que la préparation de ceux qui devaient suivre ; on ne fatiguait point les enfants. Après ces exercices qui duraient peut-être vingt minutes, ils allaient lire ou écrire autour des moniteurs, puis l'instituteur les rappelait tous à lui, et avait lieu alors l'introduction au catéchisme qui se faisait par conversation. Par exemple, l'instituteur serait parti des soldats de bois ou de carton que les enfants avaient pour jouer. Ces soldats marchaient-ils ? parlaient-ils ? etc. Ils n'avaient donc de mouvement que celui qu'on leur imprimait ; l'enfant s'en distinguait par ses sens : tout ce qui se meut à volonté est un être vivant. Les animaux sont comme les enfants des êtres vivants. Qu'est-ce qui les en distingue ? D'abord il y a des différences extérieures ; puis on conduit l'enfant à en trouver de plus fondamentales entre l'animal et lui. La parole ?... mais le perroquet parle, mais il ne pense pas, et l'enfant pense. L'esprit est donc distinct du corps.

Les cahiers de ces exercices n'étaient point mis entre les mains de l'enfant ; c'était dans son intelligence et dans son cœur qu'il devait chercher toutes ses réponses. Ainsi ces exercices avaient toute l'allure de la conversation ordinaire.

Ils étaient divisés en six séries : 1^o le moi qui pense ; 2^o la famille, ses relations et ses devoirs ; 3^o Dieu créateur de toutes choses ; 4^o Dieu qui est amour, notre Père céleste ; 5^o l'amour pour nos frères, conséquence d'avoir le même père, qui est amour. Une sixième partie devait être ajoutée sur la vie à venir ; mais la catastrophe de 1823 arriva et cette sixième partie ne vit jamais le jour.

Rien n'est plus difficile que de poser des questions pour les enfants, et le Père Girard avait vaincu cette difficulté de la manière la plus heureuse ; le but surtout qu'il avait cherché à atteindre était de porter chez les enfants à un haut degré le sentiment des rapports de toute espèce, du monde matériel et du monde des esprits ainsi que du monde moral, et surtout il voulait leur faire sentir nos rapports d'enfants de Dieu avec notre Père céleste et de frères en Jésus.

Ces exercices du Père Girard étaient selon l'ancienne méthode socratique, mais Girard ne recherchait point les innovations : il préférait bien employer ce qui avait été trouvé avant lui. Ces exercices du catéchisme avaient un lien intime avec ceux du vocabulaire qui avaient précédé. Ceux-ci avaient été comme les premières pierres posées sur lesquelles s'élevait l'édifice.

Fénelon avait déjà donné les mêmes directions d'éducation et employé le même genre de moyens. Pour faire comprendre la différence entre l'âme et le

corps, il donnait pour exemple un dialogue où on fait des questions à l'enfant sur une table : La table voit-elle ? vous aime-t-elle mieux que cette chaise ? vit-elle ? etc.

L'instituteur conversant ainsi avec ses élèves c'était comme le père causant avec ses enfants ; c'était donc pour l'enfant entrer dans la vie réelle. Il y a chez l'enfant, lorsqu'il va à l'école, plusieurs notions préconçues sur la nature, sur lui-même, sur Dieu, mais il n'en a pas sur la religion révélée. Girard faisait marcher parallèlement aux connaissances trouvées par l'enfant lui-même l'enseignement de l'élément révélé. En cela il se séparait de Pestalozzi qui n'amenait le christianisme qu'après que l'enfant avait été longtemps dans la religion naturelle.

La forme historique est peut-être ce qui met l'Evangile si fort à la portée des simples et des enfants. Christ manifesté en chair est un fait et non pas seulement une idée. C'est ce qui fait différer l'enseignement de notre religion de celui d'autres religions. « Laissez venir à moi les petits enfants » avait dit le Sauveur. Ce passage était inscrit dans le vestibule de l'école de Fribourg, et c'était ce qui avait dirigé le préfet dans ses enseignements chrétiens. « N'empêchez pas les enfants d'aller à leur ami », disait-il. Pour parvenir à ce but il avait fait un nouveau manuscrit où il enseignait et développait la Sainte Trinité comme doctrine fondamentale. Après avoir représenté les trois personnes de la Trinité réunies dans un unique, éternel et saint amour, il reprenait chacun en particulier : Dieu le Père, Créateur et Providence — Dieu fait homme, l'incarnation et la rédemption —, le Saint-Esprit soutenant et inspirant les hommes, et de là on était conduit à la prière. Il venait ensuite à l'union ineffable des trois personnes. Dans ces enseignements religieux, il avait mis quelques mots sur les principaux faits de l'Ancien Testament, la chute de l'homme, le déluge, etc. Comme dans l'école il se trouvait des enfants de toute catégorie, et que plusieurs d'entre eux étaient destinés à faire des études savantes, Girard avait joint dans ses remarques sur le Saint-Esprit une vue du paganisme et de ses principaux effets.

On a accusé les études littéraires d'avoir une tendance dangereuse, en transportant l'enfant dans une société morte où on lui fait admirer des vices brillants comme des vertus, et où beaucoup de choses honteuses se cachent sous la beauté ravissante des formes. Cela est vrai jusqu'à un certain point, mais il est vrai aussi que ces études développent une pureté de goût et une force de sentiment que ne donnent pas d'autres études. Pour remédier à ce danger, Girard avait voulu montrer le paganisme sous son point de vue dégradant et triste, puis l'Evangile tendant à débarrasser les sociétés modernes des turpitudes de l'ancienne société, et il pensait que plus tard l'élève plongé dans des études littéraires serait prémuni contre leur dangereux prestige.

Girard donnait ces instructions aux enfants, mais il ne leur mettait pas les livres saints dans les mains ; il y a plutôt une espèce de profanation à mettre aux mains des enfants qui ne savent pas encore lire l'Evangile qu'ils épellent avec peine et dont ils froissent et salissent les feuillets comme ceux de leurs autres livres. M. Burnier s'est élevé contre cet abus qui porte plutôt atteinte au respect dû aux livres saints. Ce manuscrit de Girard se terminait par un chapitre sur la confession dont nous ne parlerons pas.

Tous les samedis, on repassait avec tous les élèves la partie des instructions religieuses qui avaient été données dans la semaine et on y joignait une

exhortation. De cette manière, les élèves qui par leur position ne pouvaient passer qu'un an ou deux à l'école, avaient cependant dans cette période fait un cours complet de religion.

Dans la classe suivante on se servait du catéchisme diocésain. Le préfet de l'école n'avait pas été le maître d'en choisir un autre ni de le modifier. Dans ce catéchisme, selon l'ordre de presque tous les catéchismes, se trouvaient : 1° le développement du symbole des Apôtres ; 2° celui du décalogue ; 3° les sacrements ; 4° la prière. Mais des explications rédigées par le préfet ramenaient constamment aux faits historiques comme à la base et en même temps à ce qui était le mieux à la portée des enfants. Dans la semaine on expliquait la même partie qui avait été le sujet du catéchisme du dimanche ; dans l'un et l'autre de ces exercices, Girard avait introduit plus largement la forme historique, car les enfants comprennent peu les abstractions : il faut frapper leur imagination et toucher leur cœur (Girard se servait des livres du Testament par Schmidt, faute de mieux). Mais surtout la puissance de l'exemple doit être appelée en toute occasion.

Girard cherchait à faire connaître aux enfants la personne de Jésus-Christ, et ses enseignements sur ce sujet convergeaient à cette idée qu'il était Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. Girard avait été profondément frappé du reproche adressé à Philippe : « Depuis si longtemps je vis au milieu de vous et vous ne me connaissez point », et ensuite le Sauveur ajoute : « Crois-en au moins les œuvres que je fais. » Mais c'est comme en désespoir de cause qu'il en appelle à ses œuvres, et le reproche porte sur ce qu'on n'a pas connu sa personne. C'était donc la présence de Jésus-Christ que Girard voulait rendre sensible aux enfants, et pour cela il s'efforçait de leur faire connaître sa personne et de leur faire connaître toutes les circonstances qui se sont passées autour de Jésus. Il leur enseignait la géographie de la Terre sainte, non pas comme connaissance particulière, mais pour leur faire mieux voir Jésus dans les lieux qu'il habitait. Nous ne sommes que trop dans la position de Philippe, et Girard travaillait à ce que ses élèves n'y restassent pas, et à ce qu'ils eussent le sentiment de la présence du Dieu Sauveur.

La 4^e classe de l'école était formée des enfants de familles fortunées ou de ceux des classes inférieures qui avaient montré des facultés distinguées. On y continuait les instructions bibliques ; on y cherchait à faire voir aux enfants non seulement Jésus-Christ homme comme nous, mais aussi à leur faire sentir en lui le Seigneur. On y joignait l'histoire des Apôtres et on devait y ajouter — mais la catastrophe de 1823 l'empêcha — une histoire de l'Eglise. Ce n'était point des sectes que Girard voulait occuper les enfants, mais il voulait leur faire connaître les chrétiens vivants et vrais qui se sont distingués dans la suite des siècles, et les faire vivre ainsi dans une atmosphère de foi.

Comme après la 4^e classe l'élève allait rentrer dans le monde où il aurait à rencontrer l'incrédulité, Girard voulait lui donner un rempart pour le préserver de ce contact dangereux et il avait travaillé à un ouvrage où il combattait l'incrédulité présentée sous la forme d'objections. Ce fut là le dernier écrit qu'il composa dans sa cellule ; c'était une apologétique du christianisme à la portée des enfants : il montrait l'état du monde à la venue de Jésus-Christ, puis le changement que Jésus-Christ y avait apporté ; les œuvres, le caractère, les miracles de Jésus-Christ y étaient mis en évidence. Il y montrait aussi l'accord du Nouveau avec l'Ancien Testament.

Tous les dimanches, en été dans l'église des Cordeliers, en hiver dans la tribune de l'école, se faisait le catéchisme. C'était le préfet de l'école lui-même qui s'en chargeait, et cette circonstance était loin d'être indifférente, car le préfet de l'école était regardé par les enfants comme le chef de tous leurs chefs, et le fait que c'était lui qui se chargeait de cette prédication augmentait l'idée de l'importance de ce service. Après la prière et le chant des psaumes, Girard adressait aux enfants un discours et des explications où il parlait au cœur par l'esprit.

Les parents se rendaient en foule à ce catéchisme. Tel était le terme de ce qui se faisait pour les enfants, mais ce n'était point le terme de ce que désirait le préfet de l'école : il aurait voulu que la culture de la jeunesse ne s'arrêtât pas au sortir de l'école, mais qu'il y eût comme une suite d'instruction et de direction religieuse jusqu'à 17 ans, et peut-être plus encore de 17 à 20 ans, âge si dangereux pour les jeunes gens. C'était signaler une grande lacune dans les établissements religieux, lacune qui se fait sentir généralement dans tous les pays et qu'il ne serait peut-être pas si difficile de combler.

Un film à voir par nos écoliers

La Gloriafilm S. A., Zurich, a édité un film sur notre armée : « Etre fort pour rester libre. » Il s'agit d'un magnifique document de la volonté de résistance de notre peuple et, en même temps, d'une véritable leçon sur quelques-unes des heures les plus importantes de l'histoire de notre pays. Nous recommandons aux membres du corps enseignant de mettre tout en œuvre pour que l'occasion soit donnée à la jeunesse des écoles de voir ce film lors de sa prochaine présentation au public.

Le Conseiller d'Etat, Directeur de l'Instruction publique :
J. BOVET.

Une exposition à visiter

Nous avons plaisir à signaler au corps enseignant l'exposition temporaire qui s'est ouverte le 20 mai, au Musée d'ethnographie de Neuchâtel.

Cette exposition présentera les résultats d'une mission scientifique qui eut lieu en 1948-49 dans les régions du Sahara. Ce sont surtout les petits métiers qui ont été l'objet de l'attention des savants. Depuis 4000 ans, certaines techniques sont restées immuables.

L'ensemble de cette exposition a été prévu pour donner l'impression d'une conférence par ses photographies, ses textes et ses croquis. De plus, les organisateurs se mettront à la disposition des visiteurs pour tout complément d'information.

Nous recommandons vivement à nos collègues la visite de cette exposition qui leur apprendra sans doute beaucoup plus que de gros ouvrages indigestes sur les mœurs des populations africaines.

E. C.